

« L'ÉDITION DES AUTRICES ANGLAISES DU XVII^E SIÈCLE : ÉTAT DES LIEUX,
ENJEUX ET PROSPECTIVE »

Armel DUBOIS-NAYT (IUT de Vélizy, Université de Versailles Saint-Quentin)

La question de l'édition des œuvres d'autrices du début du 17^{ème} siècle porte aujourd'hui l'empreinte indélébile de la romancière anglaise Virginia Woolf qui la posait au chapitre 3 d'*A Room of One's Own* en 1929 et déplorait le maigre nombre d'ouvrages de femmes antérieurs au 19^{ème} siècle sur les étagères du British Museum¹. Si Virginia Woolf avait vu entièrement juste nous ne serions sans doute pas là aujourd'hui puisque la question de la reproduction, la publication et la diffusion de textes fantômes ne se poserait tout bonnement pas. Or, précisément une bonne partie du travail des fondatrices et fondateurs de l'histoire littéraire féminine, notamment de ceux qui se sont penchés sur le début de la période moderne a consisté à interroger le postulat woolfien de l'inexistence d'autrices à la fin de la période Tudor et au début de la période Stuart. Et comme l'explique une de ces pionnières, Suzanne Woods, il ne leur a pas fallu longtemps dans les années 1970 pour retrouver en premier lieu les anthologies de textes féminins du 17^{ème} siècle édités au 18^{ème} et au 19^{ème} siècles et découvrir en deuxième lieu la qualité et la variété de la production littéraire féminine au 17^{ème} siècle².

Le fourvoiement de Virginia Woolf est cependant à l'origine d'un questionnement sur l'édition des textes de femmes de la première modernité qui traverse l'essentiel de la critique féministe des quarante dernières années et c'est la raison pour laquelle, j'en reprendrai les principales interrogations dans mon exposé d'aujourd'hui.

Premièrement, est-ce que l'invisibilité des textes de femmes du 17^{ème} siècle avant Lady Winchilsea et Dorothy Osborne que mentionne Woolf, est liée à leur absence de diffusion à l'époque ou à une diffusion d'un type particulier ? Dans le cas contraire, quels sont les facteurs qui expliquent une interruption de leur édition ?

Deuxièmement, si ces textes ont circulé à un moment donné quand et pourquoi ont-ils cessé de le faire au point d'expliquer que même dans les milieux éclairés et féministes que constituaient les deux collèges de Cambridge où Virginia Woolf prononça les conférences à l'origine de son essai, ils aient été complètement inconnus à la fin des années 1920.

Troisièmement, lorsqu'ils sont redécouverts majoritairement à la suite de la seconde vague de féminisme qui déferla sur l'université et lui laissa en héritage de son passage les études de genre, comment et par qui ont-ils été et sont-ils encore édités ?

Les recherches des quarante dernières années ont, comme je le rappelais, permis de pourfendre le mythe woolfien de la sœur imaginaire de William Shakespeare, un personnage que Virginia Woolf a eu besoin d'inventer pour pallier l'absence ressentie mais non historique d'autrices de la première modernité. Tout le mythe

¹ Virginia Woolf, *A Room of One's Own* (Londres: The Hogarth Press, 1929).

² Suzanne Woods, « Recovering the Past, Discovering the Future: The Brown University Women Writers Project », *South Central Review* 11/2 (Summer 1994), p. 17-23.

woolfien n'a cependant pas volé en éclats. Au temps de Shakespeare, les femmes de plume comme la sœur talentueuse mais inhibée que Woolf lui prêta, se conformèrent dans leur grande majorité aux prescriptions et contraintes de la société patriarcale, mais elles n'ont pas nécessairement écrit en cachette ou brûlé leurs œuvres par peur des représailles d'un père, d'un frère ou d'un mari. Loin s'en faut et l'on peut au contraire considérer le 17^{ème} siècle comme le siècle qui marque l'explosion de la production littéraire féminine sous forme imprimée, sans que cela ne signifie pour autant qu'elles renoncent à la circulation manuscrite de leurs textes. Cette explosion ne s'est cependant pas produite uniformément sur les dix décennies qui composent le siècle et c'est la raison pour laquelle on peut considérer qu'il est également un siècle de transition entre une période de relative timidité féminine face à l'imprimé et des périodes d'émancipation, de libération notamment à partir des années 1640.

Il est correct de dire et de penser que jusqu'à cette date peu de femmes écrivirent pour être publiées et celles qui le firent avaient conscience que leur choix était insolite, inhabituel et dans une large mesure contraire aux valeurs de la société patriarcale qui assimilait immoralité sexuelle et publication, l'imprimé et la prostitution comme le résume Tina Krontiris « to appear in print was to appear in public and hence also to seek male attention »³. Au début du siècle, les femmes n'étaient cependant pas les seules à se méfier du discrédit porté au livre imprimé (« the stigma of print »⁴) mais ce frein social et psychologique les dissuada peut-être davantage encore que les auteurs de l'aristocratie de faire circuler leurs œuvres sous ce médium là. Un exemple criant des affronts auxquels elles s'exposaient nous est donné par l'épistolière Dorothy Osborne qui railla féroce sa contemporaine Margaret Cavendish pour s'être abaissée à faire publier ses textes : « Sure the poore woman is a little distracte, she could never be so ridiculous else to venture at writing books and in verse too »⁵. Notons cependant que dès le début du siècle, cette gêne sociale face à l'imprimé n'est pas ressentie de la même manière dans tous les milieux et par toutes les autrices. Pour ne citer qu'un exemple, on peut rappeler que lorsqu'Amelia Lanyer fit imprimer ses poèmes sous le titre *Salve Deus Rex Judaeorum* en 1611 chez Richard Bonian, elle n'encombra pas sa préface des excuses d'usage et au contraire elle dédicaça son œuvre à un lectorat exclusivement féminin présupposant, sans complexe, l'existence d'une communauté intellectuelle de femmes pouvant acquérir et lire les livres d'une autre⁶. Quelque qu'ait été la position individuelle des autrices en la matière, il est manifeste que l'opprobre qui avait été jeté sur l'imprimé et qui avait pu freiner les velléités éditoriales des femmes se dissipa pendant les guerres civiles et l'interrègne et permit la multiplication des éditions d'écrits de femmes dans la suite du 17^{ème} siècle.

³ Tina Krontiris, *Oppositional Voices: Women as Writers and Translators of Literature in the English Renaissance* (New York : Routledge, 1992), p. 17.

⁴ J. W. Saunders, « The Stigma of Print: A Note on the Social Bases of Tudor Poetry », in *Essays in Criticism* 1/2 (1951) :139-164.

⁵ Cité in Alison Abdurgham, *Women in Print –Writing Women and Women's Magazines from the Restoration to the Accession of Victoria* (Londres : Faber & Faber, 2012), p. 18.

⁶ Aemilia Lanyer, *Salve Deus Rex Iudaeorum*, At London : Printed by Valentine Simmes for Richard Bonian, and are to be sold at his shop in Paules Churchyard, at the signe of the Floure de Luce and Crowne, 1611.

Ce phénomène a été soigneusement analysé par Patricia Crawford⁷ qui a réalisé une étude quantitative des publications féminines sur tout le siècle à partir du *Short Title Catalogue* de Pollard et Redgrave⁸. Elle a ainsi montré qu'entre 1600 et 1700, le nombre de livres de femmes édités sur cinq ans passe de moins d'une dizaine au début du siècle à plus de 110 à la fin. Sur les quatre premières décennies, le nombre de textes de femme imprimés reste modeste et dépasse rarement la vingtaine sur une décennie. L'année 1640 marque cependant un tournant puisque ce chiffre connaît une croissance exponentielle qui le propulse à plus de 70 titres pour la période 1640-1645. Cinq ans plus tard, il approche la centaine et reste au dessus de ce niveau jusqu'en 1660. L'édition d'œuvres féminines connaît ensuite un ralentissement dans les années 1660-1680 mais demeure à un niveau honorable au dessus des 45 titres sur une période de 5 ans. Elle franchit le seuil des 80 titres entre 1675 et 1689 pour culminer à un niveau jamais atteint entre 1695 et 1700 après une baisse significative à seulement 60 titres au cours des cinq années précédentes.

Cette intensification de la production littéraire féminine se double d'un élargissement des genres que les femmes se sont appropriés. Jusqu'en 1640, les femmes s'étaient principalement cantonnées à la littérature de dévotion voire à la traduction religieuse et aux livres de conseils maternels. Elles avaient par ailleurs produit peu de textes originaux notamment à la période élisabéthaine. Dès les années 1630, elles commencent à s'engager dans la controverse politique à l'instar d'Alice Sutcliffe dont les *Meditations of Man's Mortalitie* sont publiées dans le but de défendre la cause puritaine et condamner la cour de Charles I en 1634 mais ce sont les prophéties et les visions que les Britanniques publient respectivement après 1640 et 1660 qui constituent le corpus le plus important de textes féminins de la période⁹. Dans certains cas l'impression de ces prophéties ou visions n'est pas le fait des autrices elles-mêmes, dans d'autres comme dans celui de Lady Eleanor Davies, c'est elle qui finance l'impression de ses prophéties¹⁰. Parallèlement, d'autres autrices se lancent également dans la fiction en prose, la narration d'expériences personnelles, des correspondances, des biographies qui virent en récits des guerres civiles ainsi que dans des genres plus commerciaux comme les livres de recettes, de remèdes qui constituent une part importante de la production féminine notamment après 1670, et qui servent de support marketing et publicitaire à leur pratique professionnelle notamment dans le cas des médiennes¹¹.

⁷ Patricia Crawford, « Women's published Writings 1600-1700 », dans Mary Prior (ed.), *Women in English Society 1500-1800* (Londres et New York: Methuen, 1985), pp.

⁸ A.W Pollard and G. R. Redgrave, *Short-title catalogue of books printed in England, Scotland and Ireland, and of English books printed abroad, 1475-1640* (Londres : B. Quaritch, 1926).

⁹ Alice Sutcliffe, *Meditations of man's mortalitie. Or, A way to true blessednesse. Written, by Mrs. Alice Sutcliffe wife of Iohn Sutcliffe Esquire, groome of his Maiesties most honourable privie chamber*, London : Printed by B[ernard] A[lsop] and T[homas] F[awcett] for Henry Seyle at the Tygers head in St. Pauls Church-yard, 1634.

¹⁰ Lady Eleanor Davies, *The Restitution of Prophecy*, [n.p.], 1651.

¹¹ « En France, ces femmes médecins portaient le nom de miresses ou de médiennes » dans Mélanie Lipinska, *Histoire des femmes médecins depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* (Paris: Librairie G. Jacques et Cie, 1900), p.117.

Des femmes prennent aussi la plume lorsqu'elle ou leurs familles sont traînées devant les tribunaux (Anne Clifford, Mary Love, Rachel Lady Russel) ou pour défendre leur sexe dans le cadre du débat public sur le rôle des femmes dans la société connu sous le nom de *Querelle des femmes*¹². Cela commence avec Jane Anger en 1589 et se poursuit avec Rachel Speght, Ester Sowernam et Constantia Munda. Elles sont suivies par les protoféministes qui souhaitent voir la condition des femmes évoluer et notamment les voir accéder à l'éducation (Judith Drake, Bathsua Makin, Mary Astell, Sarah Fyge Egerton). Les femmes se mettent également à écrire pour le théâtre comme le fit Behn (20 pièces), puis Mary Pix (6 pièces), Delarivier Manley (2 pièces), qui ensemble produisirent une trentaine de pièces publiées au XVII^e siècle¹³.

Cette immixtion féminine dans le bastion masculin, relativement récent, que constituait le monde du livre imprimé a ainsi permis de dissiper le sentiment qu'il était inhabituel pour une femme d'être publiée et à la fin du siècle, Mary Trye s'en moquait d'ailleurs presque dans la préface de son livre de conseils médicaux destiné aux femmes, *Medicatrix*, où elle souligne : « It is little novelty to see a woman in print »¹⁴. Le catalogue de 300 titres établi par Patricia Crawford fait également apparaître que moins de 60 femmes ont dissimulé leur nom et l'idée d'une plus grande familiarité des femmes avec l'édition est confortée par leur présence parmi les imprimeurs ou libraires au cours du siècle à l'instar d'Hannah Allen dont le nom figure sur 54 livres ou pamphlets¹⁵. Mais il faut néanmoins garder à l'esprit, pour ne pas surévaluer l'autorité féminine de la première modernité, que l'essentiel de cette production littéraire féminine est l'œuvre d'un petit groupe de femmes. Sur les 231 femmes actives à cette période et identifiées par Patricia Crawford, 22 seulement ont produit la moitié des 653 premières éditions qui paraissent au 17^{ème} siècle. Par ailleurs, dans leur grande majorité ces autrices appartenaient à l'aristocratie et à la gentry et pour elles, publier n'était pas une manière de gagner sa vie, comme ce fut un peu plus tard le cas pour Aphra Behn. Au contraire, elles pouvaient même payer pour faire imprimer leurs œuvres. Dominé par l'élite sociale, le petit monde littéraire féminin du 17^{ème} siècle était loin d'être homogène et il fit notamment la part belle à une toute autre catégorie sociale, les quakeresses parmi les nombreuses sectes religieuses qui offrirent aux femmes une importante liberté d'expression et d'édition à tel point qu'au final, sur tout le

¹² Mary Love, *Love's name lives, or, A publication of divers petitions presented by Mistris Love to the Parliament, in behalf of her husband with severall letters that interchangeably pass'd between them a little before his death : as also, one letter written to Master Love by Mr. Jaquel, one of the witnesses against him : together with seven severall letters and notes sent to him, from Dr. Drake, Mr. Jenkyn Mr. Case, and Mr. Robinson, his then fellow-sufferers : all published for publick good.*, London : [s.n.], 1663.

¹³ Margaret J. M Ezell, « Women and Writing », dans Anita Pacheo (ed.), *A Companion to Early Modern Women's Writing* (Oxford: Blackwell, 2002), p. 88.

¹⁴ Mary Trye, *Medicatrix, or, The woman-physician vindicating Thomas O'Dowde, a chymical physician and royal licentiate, and chymistry, against the calumnies and abusive reflections of Henry Stubbe ... / by Mary Trye.*, London : Printed by T.R. & N.T., and sold by Henry Broome and John Leete, 1675, f. A2^r.

¹⁵ Voir sur ce point: Maureen Bell, *Women Publishers of Puritan Literature in the mid-Seventeenth Century: three Case Studies* (Loughborough University, Unpublished doctoral thesis, 1987).

siècle, on leur doit 20% de la production féminine totale. Inégales devant la possibilité d'être éditées, les femmes l'étaient également en matière de succès et certaines en remportèrent plus que d'autres. Un nombre non négligeable d'entre elles connurent de véritables succès de librairie au 17^{ème} siècle que ce soit de leur vivant ou après leur mort comme les autrices de la Renaissance. On peut citer deux exemples qui attestent de cette popularité : Les *Prayers or Meditacions* de Katherine Parr dont la première édition date de 1545 et qui en 1640 avaient déjà été rééditées 15 fois¹⁶. Ou encore le livre de conseils de Dorothy Leigh, *A Mothers Blessing*, qui parut pour la première fois en 1616 et qui en 1640 avait déjà connu 19 éditions¹⁷. La traduction du *Pompei* de Corneille par Katherine Philips est un autre livre de femme qui rencontra ses lecteurs et il fut rapidement en rupture de stock¹⁸. Le succès ne fut cependant pas réservé aux autrices les plus respectables et la controversée Aphra Behn fut largement éditée de son vivant avec son court roman *Oroonoko* et sa vingtaine de pièces de théâtre¹⁹.

Toutes les autrices ne cherchaient pas non plus à être éditées dans un seul et même but. Certaines étaient en quête de reconnaissance littéraire ou de prestige social, d'autres œuvraient pour une cause, leur religion, leur confession, leur famille ou leur sexe, d'autres encore cherchaient dans l'édition la promotion de leur activité ou une source de revenus. C'est au 17^{ème} siècle, en effet, que les libraires se mettent à payer les auteurs et l'édition contre les droits sur l'œuvre et si certaines femmes comme Aphra Behn ont pu voir dans ce nouveau commerce du livre une porte vers l'indépendance financière, les libraires ont également parfois trouvé des opportunités commerciales dans ce nouvel autorat féminin au point que l'on ait qualifié ce phénomène de maquerillage littéraire. L'exemple le plus connu est l'exploitation par un libraire du nom d'une « dame d'honneur » connue sous ses initiales .E.G. Elle fait son apparition pour la première fois en 1678 quand une ballade sous le titre de *Portsmouth's Lamentation, Or, a Dialogue Between Two Amorous Ladies*, E.G. and D.P est imprimée²⁰. Dans le cas de ce texte, c'est clairement Eleanor Gwyin et D.P sa rivale, Louise de Kérouaille la Duchesse de Portsmouth à qui elle disputait les faveurs du roi Charles II qui sont mises en

¹⁶ Katherine Parr, *Prayers or meditacions wherein the minde is stirred, paciently to suffre all afflictions here, to set at nought the vayne prosperitie of this worlde, and alway to longe for the euerlastynge felicitie: collected out of holy workes by the most vertuous and gracious princesse Katherine Queene of England, Fraunce, and Ireland.* , [London : W. Powell?, ca. 1550]

¹⁷ Dorothy Leigh, *The mothers blessing. Or The godly counsaile of a gentle-woman not long since deceased, left behind her for her children containing many good exhortations, and godly admonitions, profitable for all parents to leaue as a legacy to their children, but especially for those, who by reason of their young yeeres stand most in need of instruction. By Mrs. Dorothy Leigh.* , Printed at London : For Iohn Budge, and are to be sold at the great South-dore of Paules, and at Brittaines Burse, 1616.

¹⁸ Katherine Philips, *Pompey a tragoedy, acted with great applause.*, London : Printed for John Crooke ..., 1663. Voir sur ce point : James Fitz Maurice, Josephine A. Roberts, *Major Women Writers of Seventeenth Century England*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1997, p. 6.

¹⁹ Aphra Behn, *Oroonoko, or, The royal slave : a true history / by Mrs. A. Behn.* , London : Printed for Will. Canning ..., 1688.

²⁰ *Portsmouth's Lamentation, Or, a Dialogue Between Two Amorous Ladies*, Unknown Binding, 1685.

scène. Mais rapidement E.G. devient une « créature de papier », pour reprendre la formule de Mireille Huchon²¹, à qui l'on attribue à tort quatre poèmes au contenu suggestif publiés dans une brochure sous le titre *Four of the Choicest New Songs, as they are sung at Court, Written by a person of Quality, named E.G* chez R. Chamberlain²². Une des roublardises les plus éprouvées des éditeurs de poèmes satiriques ou burlesques consistaient en effet à les attribuer à des dames de qualité. Cela leur permettait à la fois de titiller le voyeurisme de leur lectorat pour vendre et de déjouer la censure.

Au regard de cette banalisation de l'édition de textes féminins jusqu'à son exploitation commerciale plus ou moins morale par les libraires, on est en droit de se demander comment ce phénomène a pu être oublié au point d'être quasi nié par Virginia Woolf qui ne fait mention que de quatre autrices du 17^{ème} dans *A Room of One's Own* : Lady Winchilsea, Margaret Cavendish, Dorothy Osborne et Aphra Behn. Plusieurs éléments de réponse ont été apportés et j'en détaillerai ici les trois principaux. Le premier est lié au préjudice de genre qui a poussé certains historiens en général et historiens de la littérature en particulier à attribuer des œuvres de femmes à des hommes. Deux exemples suffisent à illustrer ce phénomène celui du traité d'Anne Conway, *Opuscula Philosophica*, publié en 1690 qui fut attribué à Van Helmont alors qu'il n'avait fait que le traduire en latin²³, celui encore du refus de ASP. Woodhouse dans *Puritanism and Liberty, Being the Army Debates (1647-9)*, d'attribuer à des femmes les deux pétitions parues en 1649²⁴. Les historiens de la littérature ont pu être encouragés dans ce sens par des pratiques d'effacement des autrices intervenues dès le 17^{ème} siècle. Ainsi, *The Compleat Midwife's Prattice* de 1585, qui est en grande partie une traduction du traité d'obstétrique de Louise Bourgeois, *Observations Diverses*, ne mentionne pas sa dette à l'égard de la sage-femme française²⁵.

La seconde explication tient aux méthodes de catalogages. Par exemple le *Short Title Catalogue* de Wing qui complète au milieu du 20^{ème} siècle le *Short Title Catalogue* de Pollard and Redgrave (1926) ne fait apparaître que les titres et non systématiquement le nom de l'autrice. Ainsi la biographie spirituelle de Barbara Blangdone figure à son titre *An Account of the Travels*²⁶.

Une troisième raison de cette méconnaissance de l'édition des autrices du 17^{ème} siècle tient au fait que la circulation sous forme imprimée n'était pas

²¹ Mireille Huchon, *Louise Labé : une créature de Papier* (Paris: Droz, 2006).

²² *Four of the Choicest New Songs, as they are sung at Court, Written by a person of Quality, named E.G*, London, A. Chamberlain, 1684?.

²³ Anne Conway, *Principia philosophiae antiquissimae et recentissimae de Deo, Christo & Creatura id est de Spiritu & materia in genere* (1690).

—, J. C., trans., *The principles of the most ancient and modern philosophy: concerning God, Christ, and the creature; that is, concerning spirit and matter in general* (1692).

²⁴ ASP. Woodhouse, *Puritanism and Liberty, Being the Army Debates (1647-9)* (Londres: The University of Chicago Press, 1938), p. 367.

²⁵ Thomas Chamberlayne, *The compleat midwife's practice enlarged*, [London] : Printed for Nath. Brooke at the Angel in Cornhill., 1659; Louise Bourgeois, *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, foecundité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveaux naiz*, Paris, Saugrain, 1609.

²⁶ Barbara Blangdone, *An Account of the Travels, Sufferings & Persecutions of Barbara Blangdone*, by T.S. At the Crooked-Billet in Holywell-Lane, Shoreditch, 1691.

nécessairement la voie royale pour ces femmes, comme l'ont établi les travaux de Margaret Ezell, qui ont rappelé qu'au 17^{ème} siècle le manuscrit demeurait un mode de production et de diffusion des œuvres littéraires majeur, choisi par les auteurs/autrices de toutes origines sociales et non imposé à eux, car il permettait notamment la production à plusieurs plumes, un type de production qui est dévalorisée dans une société comme la nôtre qui privilégie l'individu et la production individuelle²⁷. Par ailleurs, la diffusion et la circulation sous forme manuscrite présentaient un autre avantage pour les autrices du 17^{ème} siècle, celui de pouvoir amender leurs textes sur plusieurs années. Elles leur permettaient également de l'adapter à leur lectorat. De fait, beaucoup d'autrices de la première modernité choisirent de faire circuler leurs écrits notamment leurs poésies au sein de coteries, de cercles d'amis et de parents et c'est ce qui explique que dans le cas de la poésie féminine, elle ait partant été plus largement composée et diffusée sous forme manuscrite au 17^{ème} siècle que sous forme imprimée.

Ajoutons à cela qu'au delà du support, la modestie de la production de certaines de ces femmes d'un point de vue quantitatif les a desservies sur la longue durée. Certaines poétesses par exemple n'ont écrit qu'un ou deux poèmes conservés dans des recueils manuscrits, des anthologies manuscrites ou encore de simples papiers de famille et il faut aujourd'hui beaucoup d'énergie et de détermination pour recomposer et éditer ces œuvres modiques ou parcellaires dans le cas des journaux et des correspondances.

La reconnaissance de l'importance du manuscrit dans la culture littéraire de l'époque a cependant déjà permis d'étoffer le corpus féminin dans les trente dernières années mais le travail éditorial auquel nous assistons aujourd'hui ne doit pas nous faire oublier l'édition continue de certaines de ces autrices tout au long des 18^{ème} et 19^{ème} siècles.

Comme le rappelle James Fitz Maurice dans *Major Women Writers of Seventeenth Century England*, les 9 « grande autrices » de ce siècle n'ont en effet pas cessé d'être éditées au cours de 300 dernières années²⁸. Pour certaines, il s'est agi d'une partie seulement de leurs écrits pour d'autres de l'intégralité de leurs œuvres. Impossible naturellement ici de dresser un panorama de l'ensemble de ces éditions et je me contenterai de vous renvoyer à l'ouvrage de Hilda Smith and Susan Cardinale, *Women and the Literature of the Seventeenth Century : An Annotated Bibliography Based on Wing's « Short Title Catalogue »*, et de mentionner les anthologies qui ont circulé en Angleterre qui confirment à elles-seules la visibilité régulière de l'autorat féminin²⁹. La première paraît en 1700 pour rendre hommage à John Dryden après sa disparition. Elle s'intitule : *The Nine Muses, Or, Poems Written by Nine severall Ladies Upon the death of the late Famous John Dryden*,

²⁷ Margaret Ezell, *Social Authorship and the Advent of Print* (Baltimore et Londres: The Johns Hopkins University Press, 1999).

²⁸ James Fitz Maurice, Josephine A. Roberts, Carol L. Baragh, Eugene R. Cunnar et Nancy A. Gutierrez (dir.), *Major Women Writers of Seventeenth Century England* (Anne Arbor: The University of Michigan Press, 1997), p. 1.

²⁹ Hilda Smith et Susan Cardinale, *Women and the Literature of the Seventeenth Century : An Annotated Bibliography Based on Wing's « Short Title Catalogue »* (New York: Greenwood Press, 1990).

*Esq.*³⁰. Ce recueil de poésie élégiaque inclut des poèmes de Mary Pix, Catherine Trotter, Mary Manley, Mary Egerton, Susannah Centlivre. Une autre anthologie qui a fait date a été éditée par George Colman et Bonnel Thornton à trois reprises en 1755, 1773 et 1780 sous le titre *Poems by the most eminent ladies of Great Britain and Ireland. Re-published from the collection of G. Colman and B. Thornton, esqrs., with considerable alterations, additions, and improvements*³¹. On y trouve 11 poèmes de Katherine Philips et plusieurs d'Aphra Behn, Anne Killigrew, Anne Finch et Margaret Cavendish. Sur le plan éditorial, il est cependant à noter que le contenu de l'anthologie évolua au cours du siècle et se vida progressivement des textes de la provocante Aphra Behn pour s'adapter au goût de son lectorat. Dans sa première édition, elle contenait 49 poèmes de l'autrice. Il n'en reste plus que quatre dans la dernière.

Le nombre d'anthologies entièrement consacrées aux femmes se multiplie au siècle suivant, de part et d'autre de l'Atlantique, tandis que des extraits d'œuvres de femmes sont également insérés dans des anthologies non-genrées. Les principales anthologies entièrement consacrées aux autrices britanniques sont par ordre chronologique celle d'Alexander Dyce dans laquelle figure au moins 27 poétesses du 17^{ème} siècle sur les 89 au total sans compter les anonymes et les autrices à cheval sur le 17^{ème} et le 18^{ème} siècles³². Cette anthologie est rééditée 2 fois en 1827 puis en 1828 ; celle de George W. Bethune, de Frederic Rowton qui inclut également des extraits de The Countess of Pembroke, Elizabeth Melvill, Elizabeth Cary, Lady Mary Wroth, Diana Primrose, An Colins, Katherine Philips, Anne Killigrew, Aphra Behn and Anne Finch. Cette anthologie est rééditée plusieurs fois à Philadelphie en 1849, 1854 et 1856 et puis deux autres fois en 1874 à Philadelphie et en 1883 à Dayton sous le titre : *Cyclopedia of Female Poets*³³.

Les trois éditeurs de ces anthologies avaient clairement en commun des ambitions féministes, celle de redonner aux autrices la place qui leur revenait de droit au panthéon littéraire même s'ils pouvaient être critiques vis à vis de l'une ou l'autre de ces autrices³⁴, celle de rendre hommage au talent féminin d'hier pour permettre

³⁰ *Pseud., The Nine Muses, Or, Poems Written by Nine severall Ladies Upon the death of the late Famous John Dryden, Esq.*, London: Richard Basset, 1700.

³¹ George Colman et Bonnel Thornton, *Poems by the most eminent ladies of Great Britain and Ireland. Re-published from the collection of G. Colman and B. Thornton, esqrs., with considerable alterations, additions, and improvements* (Londres : W. Stafford, 1755). (1773, 1780)

³² Elizabeth Melville, Lady Elizabeth Carew (Cary) ; Mary, Countess of Pembroke ; Lady Mary Wroth ; Anne, Countess of Arundel ; Diana Primrose ; Mary Fage ; Anne Hume ; Anne Collins ; Mary Morpeth ; Princess Elizabeth ; Katherine Philips ; Frances Boothby ; Margaret, Duchess of Newcastle ; Anne Killigrew ; Anne, Marchioness of Wharton ; Aphra Behn ; Alicia d'Anvers ; Mary Pix.

³³ Alexander Dyce, *Specimens of British Poetesses* (Londres: T. Rodd, 1825); George W. Bethune, *The British Female Poets* (Philadelphie: Lindsay and Blakiston, 1848); Frederic Rowton, *The Female Poets of Great Britain* (Philadelphie: Henry C. Baird, 1853).

³⁴ Dyce, *Specimens of British Poetesses*, p. iii. « Of the selections which have been made from the chaos of our past Poetry, the majority has been confined almost entirely to the writings of men ; and from the great Collections of the English poets, where so many worthwhile compositions find a place, the productions of women have been carefully excluded »

à celui de leurs contemporaines de s'exprimer librement³⁵, celle enfin de mettre à mal la thèse de l'infériorité intellectuelle des femmes³⁶. Mus par de louables ambitions du point de vue des femmes et de leur contribution à la littérature, ces éditeurs demeuraient comme le commun des éditeurs partiaux et ils pouvaient être insensibles aux mérites de certaines autrices tandis qu'ils en admiraient d'autres. C'est ainsi que George W. Bethune est resté dans les annales pour ses remarques peu élogieuses à l'égard de Katherine Philips au sujet de laquelle il déplorait : « how Small a portion of talent then made a woman remarkable »³⁷.

Ce point de vue n'était cependant pas partagé par tous, loin s'en faut et au final la réputation littéraire de Katherine Philips se trouva renforcée à la fin du 19^{ème} siècle notamment grâce à la publication de 121 de ses poèmes dans l'anthologie en trois volumes de George Saintsbury : « Mrs Philips as a poetess has been much more talked of than read, a state of things which it is one of the primary duties of editors to combat or cure ; the references to her, from Dryden downwards, are more than sufficient vouchers for her reintroduction and her intrinsic interest, though mild, is by no means insignificant »³⁸.

Ce travail d'édition au 18^{ème} et 19^{ème} siècles après avoir été loué par la critique féministe car il a remis un certain nombre de chercheurs sur la piste d'autrices oubliées, a depuis fait l'objet d'une analyse plus fine et plus critique permettant d'établir également sa contre-productivité.

Margaret J.M Ezell est l'une des premières à avoir interrogé le rôle de ces choix éditoriaux dans l'avenir à plus long terme des autrices de la première modernité. Selon elle, la disparition progressive de ces dernières jusqu'aux années 1920 s'explique par leur catalogage dans des registres de plus en plus étroits au 18^{ème} et au 19^{ème} siècles³⁹ qui leur a fait perdre de leur attrait. En limitant progressivement les contributions féminines à la littérature du début de la période moderne aux figures qui se coulaient dans le moule de l'autrice érudite et vertueuse à l'instar de ce que fit George Ballard dans son compendium biographique *Memoirs of Several Ladies of Great Britain*, dont la première édition date de 1752, les éditeurs et commentateurs ont construit artificiellement un canon de littérature féminine restreint en genre et en nombre et fortement enclin à lasser les générations de lecteur à venir⁴⁰. Selon Sharon Cadman Seelig, ce processus de sélection artificiel intervint précisément dans les années 1920 au moment où l'édition et l'analyse littéraire se professionnalisèrent et devinrent l'apanage de l'université : « women

³⁵ Bethune, *The British Female Poets*, p. iii. « The manifestation of female talent is a striking characteristic of our age, and a very interesting proof of its moral advancement. Clever and even learned women had appeared in the course of the last century, and a few, « far between », but they were, when at all successful writers, rather petted by the gallantry of their contemporaries because of their gentle sex, than admitted to the high society of wits for their actual merits ; nor did they scarcely one excepted, deserve greater consideration ».

³⁶ Rowton, *The Female Poets of Great Britain*, p. li: « The doctrine of women's intellectual inferiority is one which I cannot think upon with an impatience bordering on indignation ».

³⁷ Bethune, *The British Female Poets*, p. vi.

³⁸ George Saintsbury, *Minor Poets of the Caroline Period*, (Oxford : Clarendon Press, 1845-1933), vol. 1, p. 486 .

³⁹ Margaret J. M. Ezell, *Writing Women's Literary History* (Baltimore et Londres: John Hopkins University Press, 1995), p. 78-88.

⁴⁰ George Ballard, *Memoirs of Several Ladies of Great Britain* (Oxford: W. Jackson, 1752).

writers may have been disappearing just about the time that Virginia Woolf declared that they had never existed or that, at best, « Anonymous » was a woman »⁴¹. Elle précise que dans le cas des États-Unis ce rétrécissement du corpus littéraire étudié ne pénalisa pas seulement les femmes mais les minorités dans leur ensemble comme l'a montré Paul Lauter : « In the 1920s processes were set in motion that virtually eliminated black, white female, and all working-class writers from the canon », alors qu'au préalable : « dominantly male academic accounts of the American canon were far less weighty ... [...] because their authority was balanced ... by that of other cultural institutions, from the vast network of women's literary clubs to the magazines that spoke to primarily female audiences »⁴².

Les universitaires ont donc succédé aux arbitres amateurs du goût, qui avaient écarté d'un revers de la main les textes de femmes au motif que leurs sujets étaient inintéressants, comme les poèmes de Philips consacrés à l'amitié féminine, ou leurs personnages trop vulgaires à l'instar d'Hellena dans *The Rover* de Behn. Ce faisant, ils perdirent les clés de lecture d'une littérature condamnée au cercle vicieux de la désaffection fruit de l'ignorance car comme le souligne Deborah S. Rosenfelt ces textes en étant éjectés hors du canon devinrent progressivement inintelligibles: « If a hundredth of the amount of careful editorial exposition expended on the Works of Shakespeare were devoted to those texts, they would indeed be « readable »⁴³. Cette spirale infernale prit cependant fin dans les années 1970 lorsqu'un certain nombre d'universitaires des deux sexes prirent conscience du déni d'existence dont avait été victimes les femmes de plume du 17^{ème} siècle et entamèrent le vaste chantier de la réédition de leurs œuvres. C'est notamment à cette date que la seizième Elaine Beilin commença à s'intéresser aux autrices de sa période ainsi que sa collègue dix-septième Sharon Cadman Seelig que j'ai déjà eu l'occasion de citer. Toutes deux enseignaient à Mount Holyoake College, une des sept universités sœurs réservées aux femmes et où pour lutter à armes égales avec la Ivy League masculine, la préférence absolue était donnée dans les corpus de formation aux textes d'illustres auteurs. Elles ne furent pas les seules à s'intéresser à ce corpus féminin et on voit à partir du milieu des années 1970, les éditions de textes féminins notamment du 17^{ème} siècle se multiplier sous forme d'anthologie ou d'édition d'œuvres individuelles :

⁴¹ Sharon Cadman Seelig, « The Poets of the Renaissance or, the Illusions of my youth », dans Claude J. Summers et Ted-Larry Pebworth (dir.), *Fault Lines and Controversies in the Study of Seventeenth Century English Literature* (Columbia: University of Missouri Press, 2002), p. 160.

⁴² Paul Lauter, « Race and gender in the shaping of the American Literary Canon: A Case Study from the twenties », dans son *Canons and Contexts* (New York: OUP, 1991), p. 23.

⁴³ Deborah S. Rosenfelt, « The Politics of Bibliography : Women's Studies and the Literary Canon », dans Joan Hartman et Ellen Messer-Davidow (dir.), *Women in Print : Opportunities of Women's Studies Research in Language and Literature* (New York: Modern Language Association of America, 1982), p. 28.

Louise Bernikow, *The World Split Open : Four centuries of Women Poets in England and America, 1552-1950* (New York : Vintage Books, 1974).

Cora Kaplan, *Salt and Bitter and Good : Three Centuries of English and American Women Poets* (New York : Paddington Press, 1975).

The Memoirs of Anne, Lady Halkett and Ann, Lady Fanshawe, éd. John Loftis (Oxford, Clarendon Press, 1979).

Josephine Roberts, *The Poems of Lady Mary Wroth* (Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1983).

Ann Stanford, *The Women Poets in English, An Anthology* (New York : Herder and Herder, 1972).

I.D., *Anne Bradstreet, the Worldly Puritan: An Introduction to Her Poetry* (New York : B. Franklin, 1974).

Angelina Goreau, *The Whole Duty of a Woman: Female Writers in Seventeenth Century England* (New York : Dial Press, 1985).

Elsbeth Graham, Hilary Hinds, Elaine Hobby et Helen Wilcox (dir.), *Her Own Life: Autobiographical Writings by Seventeenth-Century English Women* (Londres : Routledge, 1986).

S.P. Cerasano et Marion Wynne-Davies (dir.), *Renaissance Drama by Women* (Londres : Routledge, 1995).

Wilson et Frank J. Warnke (dir.), *Women Writers of the Seventeenth Century* (Athens : University of Georgia, 1989).

Betty S. Travitsky, *The Paradise of Women : Writings for English Women of the Renaissance*, 1980 d'abord édité en reliure cartonnée (Wesport : Greenwood Press) puis réédité en 1989 (New York: Columbia University Press) en livre de poche.

Germaine Greer, Jeslin Medoff, Susan Hastings, Melinda Sansone (dir.), *Kissing the Rod – An Anthology of 17th century Women's Verse* (Londres : Virago Press, 1988).

Certaines de ses éditrices ont cependant rapporté les difficultés qu'elles ont rencontrées avant de trouver une maison d'édition qui ait accepté de prendre le risque financier que représentait la mise sur le marché des textes aussi insolites. Ainsi Betty S. Travitsky raconte qu'elle dut soumettre à douze éditeurs *The Paradise of Women* avant de trouver preneur en 1980⁴⁴.

Si l'édition des œuvres de femmes se redynamise dans les années 1970, il ne faut cependant pas croire non plus qu'elle s'était complètement endormie dans les deux premiers tiers du 20^{ème} siècle. Au début du siècle dernier comme aux siècles précédents il s'est trouvé de passionnés militants pour éditer par exemple Behn en 1915 et Cavendish entre 1909 et 1956 :

Margaret Cavendish, *Letters of Margaret Lucas to her Future Husband*, éd. Richard William Goulding (Londres: J. Murray, 1909).

⁴⁴ Betty Travitsky and Anne Prescott, « Studying and Editing Early Modern Englishwomen », dans Ann Hurley et Chanita Goodblatt (dir.), *Women Editing/ Editing Women: Early Modern Women Writers and the New Textualism* (Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 2009), p. 4

I.D., *The Life of the (1st) Duke of Newcastle and Other Writings*, éd. Ernest Rhys (Londres: J.M. Dent, 1916).
 I.D., *The Life of William Cavendish Duke of Newcastle: To Which is added the True Relation of My Birth, Breeding and Life*, éd. C.H. Firth (Londres: George Routledge, 19__?)/
 I.D., *The Phanseys of William Cavendish Marquis of Newcstle Addressed to Margaret Lucas and her Letters in Reply*, éd. Douglas Grant (Londres: Nonesuch, 1956).

Il en fut de même pour Aphra Behn dès 1915⁴⁵. Quant aux poétesses dans leur ensemble, elles n'étaient pas complètement inaccessibles grâce à l'anthologie d'Alexander Witherspoon & Frank J. Warnke qui inclut des textes d'autrices comme Katherine Philips qu'elle présente néanmoins dans un éloge aux relents misogynes « the first English woman to write poetry of real value »⁴⁶.

Deux choses changent en définitive dans le microcosme qui s'agite autour de l'édition des textes féminins à partir de la fin des années 1970. Premièrement, cette édition se dégage progressivement du poids des canons littéraires et s'ouvre à des textes et des genres féminins non orthodoxes non sans difficulté comme le rappelle Melinda Alliker Rabb qui souligne que ces autrices n'ont pas non plus tout de suite attirée massivement la critique féministe car : « Early modern women appear not feminist enough, not Professional enough, not plentiful enough, not middleclass enough. They look instead like a sequence of eccentric aristocrats, sectarian radicals and brazen demi reps, like so many slippery stepping stones on the path to Jane Austen »⁴⁷. Deuxièmement, l'édition devint une entreprise collective réunissant de nombreux collègues autour d'eux et mettant à profit les nouvelles technologies. Les plus importants de ces projets sont le *Brown Women Writers Project* qui fut lancé en 1988 et qui avait pour ambition de préparer une base de donnée de textes intégraux écrits par des femmes entre 1330 et 1830. Il est le fruit des travaux du *Folger group* (composé notamment de Betty Travitsky, Betty Hageman, Patrick Cullen, Margaret Ferguson, Joan Hartman, Anne Haselkorn) qui organisa plusieurs colloques sur les autrices de la première modernité à la Folger Shakespeare Society entre 1985 et 1989 et décida de fonder la *Society for the Study of Early Modern Women*. Le site issu du Brown University Project s'appelle *Women writers online* (<http://www.wwp.brown.edu/wwo/>). L'objectif initial était la mise en ligne d'au moins 1500 œuvres ayant été écrites avant 1850. En 1994, il y en avait 300 en ligne. Aujourd'hui, il contient plus de 320 œuvres. Il est accessible sur abonnement mais il permet de faire des recherches dans les textes. En terme de production, on observe donc un ralentissement du travail d'édition confirmé par l'interruption de la collection papier chez Oxford University Press de textes retrouvés par l'équipe du Brown University Project sur laquelle je reviendrai dans quelques instants.

Le second projet collectif de grande ampleur est le *Perdita Project* (<http://web.warwick.ac.uk/english/perdita/html/>) initié par Elizabeth Clarke en

⁴⁵ *The Works of Aphra Behn*, éd. Montague Summers (Londres: Heinemann, 1915), 6 vols.

⁴⁶ Alexander Witherspoon et Frank J. Warnke, *Seventeenth Century Prose and Poetry* (New York: Harcourt Brace, 1946), 1963.

⁴⁷ Melinda Alliker Rabb, art. cit., p. 348-349.

collaboration avec Victoria E. Burke, Marie-Louise Coolahan, Jonathan Gibson, Jill Seal Millman et Gillian Wright. Le projet a pour spécificité de se concentrer sur la littérature féminine restée sous forme manuscrite. Il a été financé par the *Arts and Humanities Research Council* et a été mené au sein de deux universités successivement, *Nottingham Trent University* puis *The University of Warwick*. L'objectif était de créer un catalogue électronique raisonné des manuscrits compilés ou écrits par des femmes en Grande Bretagne entre 1500 et 1700. Il a permis d'identifier 400 manuscrits qui recouvrent des genres très divers du livre de recettes de cuisine aux livres de comptes en passant par les journaux spirituels, les traductions, les prophéties et les œuvres polémiques. La poésie ne représente qu'une infime portion de l'ensemble.

Enfin citons *The Arizona Center for Medieval and Renaissance series, Medieval and Renaissance Texts and Studies* (<http://acmrs.org/publications>) qui n'est pas exclusivement consacré aux autrices mais qui a édité plusieurs textes de femmes et *The Emory Women Writers Resources Project* qui est le fruit de la collaboration entre le centre Lewis H. Beck à la Woodruff Library, et Sheila Cavanagh, professeur à l'université Emory pour répondre aux besoins en matériel pédagogique qu'elle rencontrait. Cette base de données rend accessible 50 textes du 17^{ème} au 19^{ème} siècle.

Ces projets d'édition numérique ont été accompagnés d'édition papier comme :

Jonathan Gibson et Gillian Wright, *Early Modern Women's Manuscript Poetry*, Manchester University Press, 2005 dont les auteurs ont expliqué les choix éditoriaux par la réalité du marché : « The Anthology switched publishers during its preparation, largely because Manchester University Press was willing to publish simultaneously in both hard-back and paperback, pricing the latter at a level affordable by students. Taking the student market seriously influenced our selection of material. A planned separate section of women's devotional poetry was omitted. And to increase the anthology's appeal, a further major writer, Mary Wroth was added to the initial list of poets at a late stage of planning »⁴⁸. Cette édition donne la priorité aux notes textuelles plutôt qu'aux notes explicatives pour rendre le plus visible l'histoire textuelle du poème.

Ou : Gillian Wright, *Producing Women's Poetry, 1600-1730, Text and Paratext, Manuscript and Print*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

A une échelle plus importante, ils ont donné naissance à deux collections, une interrompue depuis sa mise sur le marché, la seconde toujours active. Comme je l'ai signalé plus tôt, la collection *Women Writers in English 1350-1850* chez Oxford University Press s'appuyait sur le Brown Project. La politique éditoriale de cette collection était de produire des versions pourvues d'un appareil de notes léger reposant sur une seule édition ou dans le cas de textes ayant une histoire éditoriale plus complexe de plusieurs versions compilées et respectant dans la plupart des cas l'orthographe originelle. Pour une question d'accessibilité, le choix d'une couverture souple s'est également imposé dans la mesure où la collection était clairement destinée à l'enseignement. Malheureusement, cette collection n'a pas

⁴⁸ Jonathan Gibson et Gillian Wright, « Editing Perdita: Texts, Theories, Readers », dans Ann Hollinshead Hurley and Chanita Goodblatt (dir.), *Women Editing/Editing Women: Early Modern Women Writers and the New Textualism* (Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, 2009), p. 165.

survécu et seulement 10 volumes ont été édités. La seconde collection *The Early Modern English Woman : A facsimile Library of Essential Works – Printed Writings 1500-1640* en lien direct avec le Brown project paraît toujours chez Ashgate. Elle a d’abord été dirigée par Patrick Cullen et Betty Travitsky puis a été confiée à Betty Travitsky et Anne Lake Prescott.

Cette collection réunit des textes à la fois de femmes, sur les femmes ou encore destinés au lectorat féminin. Chaque édition repose sur une édition d’époque soigneusement choisie et inclut une annexe avec toutes les variantes porteuses de sens dans d’autres éditions ainsi qu’une brève introduction de l’auteur et une biographie critique. Les introductions ne sont cependant pas aussi longues que dans la série aux Presses universitaires d’Oxford. Le choix du facsimile signifie cependant que ces ouvrages sont destinés aux spécialistes car ils sont souvent en police gothique et pas toujours simple à déchiffrer. Il y a trois séries dans cette collection organisées par périodes chronologiques 1500-1640, 1641-1700 et 1701-1750 et une quatrième série consacrée aux manuscrits : *Essential Works for the Study of the Early Modern Women and of Manuscript Writings* ainsi qu’une série d’éditions modernes.

Les différences entre ces différentes collections ainsi que la brève existence de la collection *Women Writers in English* chez OUP nous invitent avant de conclure à réfléchir brièvement sur les difficultés que représente aujourd’hui l’édition des autrices du 17^{ème} siècle. Je me contenterai de mentionner les paramètres qui doivent être pris en considération sans risquer de réponses définitives.

La première question est de savoir s’il faut se plier à la demande du marché, ce qui implique au préalable de l’avoir identifié. Sur la base des éditions actuellement disponibles, il est manifeste qu’elles s’adressent à un public restreint d’étudiants et de quelques spécialistes. Le premier choix qui s’impose donc aux éditeurs est celui de la langue: doivent-ils moderniser ou éditer dans la langue d’origine. Deux écoles s’affrontent en la matière d’un côté les partisans de l’orthographe originelle qui estime notamment qu’elle est révélatrice du type d’éducation reçue par les femmes et que la modernisation risque de lisser les différences entre les sexes en la matière mais également entre les classes, les régions etc... Ils estiment également que la modernisation écrase la distance historique entre ces femmes et les lecteurs d’aujourd’hui. Une transcription respectant l’ancienne orthographe permet parallèlement de conserver les jeux de mots, la prosodie. Leurs opposants arguent du fait que dans un contexte peu favorable à l’édition de ces textes et en sachant qu’il est peu probable qu’il y en ait plusieurs dans un futur proche, ne pas moderniser le texte c’est premièrement prendre le risque de se priver d’un lectorat vital pour la pérennité de l’édition elle-même, c’est deuxièmement priver un lectorat moins savant de l’accès à ces textes et in fine c’est également priver ces autrices de la visibilité qui leur a tant manqué et continue de le faire.

Dans la continuité de cette interrogation autour de l’édition de ces autrices et son rôle dans leur notoriété non pas passé mais à venir, se pose une question plus directement ciblée sur les éditeurs d’anthologie. Le premier choix qu’ils doivent opérer oppose le nombre d’auteurs et le nombre de textes par auteur. Que vaut-il mieux : rendre accessible plus d’autrices mais à travers des textes plus courts ou privilégier moins d’autrices et des textes plus longs.

L’édition d’anthologie s’accompagne d’un autre problème, elle a tendance à renforcer la suprématie des genres traditionnels définis par la production masculine

et à ne pas faire place aux genres parallèles dans lesquels une part plus importante de la contribution féminine à la littérature s'est faite.

Cette question conduit dans un second temps à se demander si l'on doit adopter une forme de sélectivité face à ce que l'on édite. Betty Travitsky et Anne Lake Prescott ont pris le parti inverse et considère toute production féminine comme éditable, des textiles à la poésie sur les monuments funéraires en passant par les vers gravés sur les bijoux. Le chantier qu'elles ont ouvert s'annonce donc colossal et encore plus titanesque si l'on considère que la seule correspondance féminine non éditée, antérieure à 1640, a déjà été estimée à 10 000 lettres par James Daydell. L'un des enjeux de l'édition de ces textes d'un autre genre est encore une fois l'ébranlement du canon et la démonstration par la preuve que l'écriture était beaucoup moins un privilège de classe et de genre au 17^{ème} siècle qu'on a pu jusqu'à présent le présumer.

Cette édition qui se situe volontairement ou involontairement par rapport au canon de l'époque passe donc par une réflexion autour du positionnement que l'on souhaite donner à la littérature féminine face à la littérature masculine. Ouvrir le canon ne signifie en effet pas pour autant séparer systématiquement la production masculine de la production féminine. Selon Paul Salzman, il est très important d'associer des textes masculins et des textes féminins dans les éditions afin de ne pas prendre le risque de ghettoïser les autrices dans des canons qui leur seraient propres. C'est le parti pris qu'il a opéré dans son *Anthology of Seventeenth Century Fiction* qui réunit Mary Wroth (*Urania Book 1*), Margaret Cavendish (*The Blazing World*) et Aphra Behn (*The Unfortunate Happy Lady*) aux cotés de Percy Herbert (*The Princess Gloria*), Thomas Dangerfield (*Don Tomazo*), John Bunyan (*The Life and Death of Mr Badman*) et William Congreve (*Incognita*)⁴⁹. De la même manière, les éditrices de l'anthologie, *Lay By Your Needles Ladies, Take the Pen*, ont jugé pertinent d'éditer conjointement des textes de femmes de la première modernité et des extraits de la littérature prescriptive qui leur était destinée afin d'illustrer pour leurs lecteurs, le contexte intellectuel dans lequel ces femmes prirent la plume et leur permettre de mesurer le degré de transgression par rapport à l'idéal féminin de leur temps, ainsi que les écarts et les similitudes entre leur production et celle de leurs contemporains⁵⁰.

Les éditeurs et éditrices des autrices de la première modernité dont la vie demeure largement inconnue dans la majorité des cas sont aussi obligés de faire presque dès le début de leur travail le deuil de leur auteur. Partant, cette mort de l'auteur, imposée et non choisie, ne leur laisse ouvertes que les portes de la critique génétique, textuelle et socio-critique ainsi que toutes les approches textuelles. On peut s'en contenter, s'en réjouir ou encore conserver un sentiment de frustration qui s'exacerbe lorsque l'identité sexuelle de ces autrices est remise en question au risque de priver le tout nouveau panthéon féminin de ses plus illustres figures comme ce fut le cas en France l'année où Louise Labbé fut mise au programme de l'agrégation de lettres et où Mireille Huchon en fit une créature de papier derrière laquelle se cachait des talents masculins.

⁴⁹ Paul Salzman, *An Anthology of Seventeenth Century Fiction* (Oxford: OUP, 1991).

⁵⁰ Suzanne Trill, Kate Chedgzoy et Melanie Osborne (dir.), *Lay By Your Needles Ladies, Take the pen : Writing Women in England, 1500-1700* (Londres : Arnold, 1997).

Dans le cas du corpus anglais, le problème se pose de manière récurrente et notamment au 17^{ème} siècle avec les femmes de plume qui ont pris la défense de leur sexe sous des pseudonymes : Jane Anger, Esther Sowernam, Constantia Munda. La politique éditoriale de la série d'Ashgate semble permettre d'apaiser la polémique en réunissant indifféremment dans sa collection autrices, champions des dames et *personae autoriaux* féminins. Elle a le mérite d'avoir mis en relief que le féminisme n'a jamais été le seul apanage des dames et que la publication sous le nom d'une femme ne s'est pas systématiquement réduit à du maquerillage littéraire visant à maximiser les ventes. Il a pu également s'agir d'un acte militant sur lequel il est aisé de jeter le discrédit aujourd'hui au motif qu'il était imparfait et demeurerait paternaliste. Cela confirme que l'une des plus grandes difficultés de l'édition des textes des femmes de la première modernité est d'arriver à les aborder et à les présenter sans leur imposer les schémas de pensée féministes qui sont les nôtres.

Reste pour conclure à dresser un dernier bilan celui des éditions récentes de textes de femmes du 17^{ème} siècle. Le premier élément réjouissant selon nombre de spécialistes est l'augmentation progressive des autrices de la première modernité aussi bien dans la *Norton Anthology of English Literature* que dans la *Norton Anthology of Writings by Women* qui pendant longtemps ont donné la préférence dans le premier cas aux auteurs et dans le second aux autrices des siècles plus tardifs au risque de perpétuer le mythe que les femmes n'ont pas écrit grand chose d'intéressant avant le début de l'époque victorienne⁵¹. Margaret J.M Ezell a ainsi pu déplorer que dans la sixième édition de l'*Anthology of English Literature* il n'y ait que 35 pages sur les 2518 consacrées aux autrices antérieures à Aphra Behn ou encore que dans *The Norton Anthology of Writings by Women* les exemples d'écrits féminins antérieurs à 1800 ne représentent que 172 pages sur les 2390 du livre⁵².

L'édition dans les Norton sanctionne cependant largement une entrée dans le canon qui est confirmé par l'édition privilégiée de certaines autrices par rapport à d'autres aujourd'hui. Parmi les élues figurent notamment Elizabeth Cary dont la *Tragedy of Mariam* est actuellement disponible chez Arden (Arden Early Modern Drama 2012) dans une édition de Ramona Wray chez Methuen Drama (New Mermaids 2010) dans une édition de Karen Britland, chez dodo press (2008), chez Broadview Press (2000) dans une édition de Stéphanie Hodgson-Wright qui est une réédition de sa version aux presses de l'université de Keele de 1996, aux presses de l'Université de Californie (1994) dans une édition de Barry Weller et Margaret F. Ferguson, et également sans introduction critique chez Hardpress et chez Dodo Press⁵³ ou encore aux Ulan Press qui réédite une édition de 1923.

Celles qui ont écrit dans des genres considérés comme moins littéraires ont cependant toujours du mal à être éditées ou rééditées même si cela a tendance à s'atténuer sous l'influence des *cultural studies* notamment qui affectionnent tout particulièrement l'édition sous forme d'anthologies, format privilégié aujourd'hui comme par le passé pour l'édition des textes de femmes de la première modernité. On trouve ainsi sur le marché aujourd'hui par ordre chronologique :

⁵¹ Suzanne Woods, « Recovering the Past », p. 17.

⁵² Ezell, « Women and Writing », p. 345.

⁵³ Une filiale de Book Depository qui réédite 200 titres classiques par semaine.

- Charlotte Otten, *English Women's Voices, 1540-1700* (Miami : Florida International UP, 1992).
- S.P. Cerasano et Marion Wynne-Davies (dir.), *Renaissance Drama by Women* (Londres : Routledge, 1995).
- Randall Martin, *Women Writers in Renaissance England* (Londres : Longman, 1997) (2^{ème} édition 2010), qui rend accessible épitres, poésie et proses d'autrices actives jusqu'en 1627.
- James Fitzmaurice etc..., *Major Women Writers of Seventeenth Century England* (Ann. Arbor : University of Michigan, 1997). Qui couvre 9 autrices.
- Suzanne Trill, Kate Chedgzoy, Melanie Osborne (dir.), *Lay By Your Needles Ladies, Take the pen : Writing Women in England, 1500-1700* (Londres : Arnold, 1997).
- Betty S. Travitsky et Anne Lake Prescott (dir.), *Female and male Voices in Early Modern England* (New York : Columbia University Press, 2000).
- , *Making Gardens of their own : Advice for Women 1500-1700* (Aldershot : Ashgate, 2007).
- Patricia Crawford et Laura Gowing (dir.), *Women's Worlds in Seventeenth-Century England : A Sourcebook* (Londres : Routledge, 2000).
- Paul Salzman, *Early Modern Women's Writings- An Anthology 1650-1700* (Oxford : OUP, 2000).
- Jane Stevenson et Peter Davidson (dir.), *Early Modern Women Poets : An Anthology* (Oxford : OUP, 2001).
- Stephanie Hodgson-Wright, *Women's Writing in the Early Modern Period, 1588-1688 : an Anthology* (Edinburgh : Edinburgh University Press, 2002).
- Helen Ostovich & Elizabeth Sauer, *Reading Early Modern Women – An Anthology of Texts in Manuscript and Print, 1500-1700* (New York : Routledge, 2004).
- David Booy, ed., *Autobiographical Writings by Early Quaker Women* (Aldershot : Ashgate, 2004).
- Hilda Smith, Mihoko Suziki et Susan Wiseman (dir.), *Women's Political Writings, 1610-1725* (Londres : Pickering & Chatto, 2007).